

<https://www.dechargelarevue.com/Karina-Borowicz-Tomates-de-septembe-Cheyne.html>



Les indispensables de Jacmo

Karina Borowicz : Tomates de septembre (Cheyne)

- Le Magnum - Repérage -

Date de mise en ligne : mardi 22 août 2023

Copyright © Décharge - Tous droits réservés

Il n'est pas toujours facile de trouver « l'angle » pour parler d'un recueil. C'est le cas ici. La poésie de Karina Borowicz est aiguë, directe, sensible, et attachante, et riche, mais elle n'est pas facile à présenter.

Sans doute faut-il passer par des éléments biographiques qui expliquent en partie ses poèmes. Elle est née aux États-Unis (Massachusetts) dans une ville ouvrière, d'une famille d'origine polonaise et lituanienne. Elle a étudié le russe puis a vécu cinq ans en Russie et en Lituanie. Voilà en résumé son parcours de vie et de langues. Et ses poèmes sont toujours empreints de ses deux origines, proche et plus lointaine, l'américaine d'un côté et l'européenne de l'Est de l'autre.

Chaque poème pourrait être comparé à une photo, tant il apparaît précis, ponctuel, piqué dans la réalité du moment, - instantané qui serait cependant développé dans sa perspective et sa profondeur. En ce qui concerne, la partie étrangère, on a parfois l'impression qu'il s'agit de souvenirs qu'elle n'a pas vécus dans son enfance en vrai, mais qu'elle a reconstitués sur place. En outre, chaque page est située à n'importe quel moment dans la chaîne du temps de son existence.

« Tomates de septembre » comprend plusieurs parties. Dans la première « Catéchisme de cuisine », les poèmes semblent davantage consacrés à son lieu de naissance. Premier poème, « New Bedford » (la ville où elle est née) : portrait de vieilles femmes, maris pêcheurs, parfois disparus, enfants employés *dans l'usine de pneus sans fenêtre [...] qui prononcent les vieux mots ronds / avec des langues plates* Il y a un infini désarroi comme si la vie s'était figée, gelée. Elle écrit aussi par ailleurs : *Enfant, j'étais portée / par une bête de tristesse...*

Deuxième partie « Le visage des étrangers », on change de continent, mais le regard reste le même. Premier poème : « Veille de la Théophanie » *En survêtement trois moines découpent / un trou dans la glace épaisse / leur tronçonneuse n'arrête pas de caler* On reste surpris devant la vérité de ces trois vers. Chaque page ouvre un nouveau cadre, une nouvelle histoire, toute petite mais qui résonne longtemps dans la mémoire courte du lecteur ainsi cette fin de texte : *...chanson que chantait sa mère / quand elle lavait les draps dehors dans le jardin // battant les poches/ d'air piégées dans le linge / avec la canne de son père* Il faudrait s'arrêter ainsi sur chaque page qui impulse impressions et sentiments immédiats.

Autre manière d'entrer dans ses poèmes denses, les sensations qui sont souvent inversées ou pour le moins différentes de l'habitude : *Son maître parti / la chemise blanche va lentement / mourir de faim dans le placard noir / ayant cessé d'être nourrie / par la chaleur de ses poignets...* La personnification ne vaut en fait que par ce nouveau rapport à l'individu. D'ailleurs Karina Borowicz excelle dans tout ce qui est tissu, vêtement, couture comme si tout ce qui était tactile ou texture était source inspirante.

Ailleurs, ce sont les sensations auditives qui sont tordues, vrillées : *...ma vie a été happée / dans des machines que j'entendais sans pour autant les voir...* Ou de même plus loin en parallèle *quelqu'un joue doucement / d'un piano qu'elle ne verra jamais...*

Dernière partie : « Rassemblement » avec cette strophe dans le poème éponyme : *Dans un monde / qui se rassemble pour neiger / tout ce qui est noir / rougeoie / comme tiré de la forge.* Autre poème étonnant : « Les miens » où elle compare les familles opposées de ses ascendants avec cette chute : *c'étaient tous les miens, la beauté burinée / de ma mère, les gants de cavalerie blancs de mon père.*

On a un peu du mal à ne pas citer tout le poème, à ne pas citer tous les poèmes, tellement ils sont prenants, forts et captivants. Ce début encore pour finir, à la fois lucide et drôle : *Je ne me souviens pas avoir rien demandé de tout ça : / naître, devoir vivre une honorable / vie américaine, vieillir d'un seul coup, en venir à craindre ce néant que j'aurais / préféré d'emblée...*

Post-scriptum :

24 €. Au Bois de Chaumette – 07320 Devesset. Préface éclairante de sa traductrice : Juliette Mouïren.